

de culture.

L'agriculture, cet art que l'on regarde à juste titre comme la base la plus solide de la prospérité des empires et le plus ferme appui de leur force, parce qu'il devient réellement le principe de vie de tous les états, en assurant une nombreuse et vigoureuse population, en conservant la pureté de ses mœurs, en maintenant par là son indépendance et en fournissant abondamment aux manufactures, au commerce et à tous les arts industriels des aliments tirés de leur propre sol; cet art par excellence ne peut être appuyé solidement que sur de bons assolements.

Mais il faut le dire hautement, faute de connaître les vrais principes qui doivent présider aux rotations de culture, la terre par son trop grand épuisement, est constamment à l'état de souffrance; comme remède, le plus souvent on a recours à une culture dispendieuse et malpropre, plus avide que raisonnée, dont le résultat inévitable est l'épuisement complet de la terre et la ruine des nouveaux cultivateurs qui l'ont maltraitée.

Nous avons déjà reconnu que l'objet que tout cultivateur raisonnable doit se proposer en entreprenant une administration rurale, c'est d'obtenir constamment le produit net le plus élevé des champs soumis à la culture. Pour arriver à ce résultat, il est indispensable que l'assolement qu'il adopte, se trouve toujours en rapport exact avec les circonstances avantageuses qui l'entourent, et que sa terre se maintienne toujours, aussi, dans un état progressif d'amélioration.

L'assolement doit par conséquent être changé ou modifié, suivant les altérations plus ou moins considérables que la position locale du cultivateur éprouve, et il doit l'être surtout d'après les espèces, les races et le nombre d'animaux qu'il se propose d'élever, de nourrir, d'engraisser, ainsi que d'après les relations manufacturières et commerciales qu'il peut avoir en vue.

Quoique la meilleure manière d'assoler les champs en alternant la culture, soit une question assez compliquée, soumise à une multitude de cas particuliers auxquels elle est nécessairement subordonnée, quoiqu'on ne puisse pas établir de règle fixe et invariable sur l'ordre de succession des plantes dans le même champ, parce que les nuances très-variées des sols, des expositions et des situations, ainsi que les dispositions particulières des saisons, l'influence du climat, les besoins et les convenances, doivent être consultés avant tout; quoique nous soyons bien éloignés encore d'être parvenus au perfectionnement des pratiques agricoles, sur lesquelles il reste beaucoup de découvertes à faire et d'incertitudes à fixer; enfin quoiqu'en économie rurale, comme en toute autre science exacte, la manière la plus sûre de procéder consiste à interroger la nature, à rassembler les faits bien constatés et à les comparer entre eux, en les classant le plus méthodiquement possible, en attendant que l'art soit mûr pour la science, cette question peut cependant, dans l'état actuel de nos connaissances, être soumise à quelques principes généraux, susceptibles, comme tous les autres, des modifications et des exceptions même nécessitées par les circonstances.

N'oublions jamais que les faits en agriculture sont pour le cultivateur intelligent d'utiles avertissements

qu'il n'imité pas servilement. Il s'en sert comme un peintre habile sait s'approprier les beautés d'un paysage: en contemplant les objets variés que la nature offre à sa vue, plein des idées brillantes qu'elles lui suggèrent, il cherche à les rendre le plus exactement possible sur son tableau, sans s'astreindre à une imitation rigoureuse; et c'est ainsi que dans tous les arts on parvient quelquefois à surpasser ses modèles.

N'oublions pas non plus que la récolte la plus belle et la plus abondante n'est pas toujours la plus profitable au cultivateur; que la meilleure pour lui est celle qui, en dernière analyse, lui laisse le plus de produit réel, et que toute agriculture de luxe peut, bien séduire quelques crédules amateurs, qu'il faut distinguer des connaisseurs, mais qu'elle ne peut jamais convenir aux véritables cultivateurs, qui doivent toujours comparer rigoureusement la dépense avec le bénéfice certain, et ne pas se laisser séduire par une trompeuse apparence. Cette vérité nous rappelle naturellement ce précepte de Caton: *Il est aussi nuisible de trop s'en cultiver, qu'il est utile de le bien faire.*

Nous observerons encore que la brièveté et la teneur même des baux pour des terres confiées à des fermiers, ainsi que l'urgence des besoins du moment, la fréquence du débordement des eaux dans certains endroits, et plusieurs autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici, apportent quelquefois des obstacles insurmontables à l'adoption d'assolements ou cours de culture judicieux et réguliers, comme aussi l'excessive fécondité du sol ou l'abondance des engrais; mais ces circonstances ne peuvent atténuer en aucune manière la solidité des principes qui doivent toujours éclairer la marche du cultivateur, surtout sur les terres peu fertiles naturellement ou artificiellement, et lorsqu'il ne se trouve pas soumis à l'influence décourageante des obstacles cités plus haut.

(A suivre.)

Des chevaux vicieux.

L'étude du caractère des chevaux vicieux est pour le moins aussi utile que l'examen de leurs formes extérieures, car un cheval de chétive apparence pourra bien être d'un très-bon service, tandis qu'un cheval d'un très-grand prix n'en peut quelquefois rendre aucun s'il a dans le caractère des défauts essentiels que l'on ne sache pas corriger.

De même qu'un instituteur parvient, à force de patience, à maîtriser l'écolier le plus indocile, de même aussi n'est-il point de cheval, tellement vicieux qu'il soit, dont un habile conducteur ne puisse venir à bout. Mais il faut pour cela s'appliquer à connaître les mœurs, le caractère, l'instinct de cet animal; car un homme qui ne possède point cette connaissance, loin de corriger le cheval le moins vicieux, finira par faire une rosse d'un excellent cheval.

Les défauts les plus ordinaires du cheval sont d'être paresseux, lâche, timide, colère, impatient, malin, ombrageux, rétif, vicieux, résistant au fouet, etc.

La paresse provient souvent d'une constitution faible et molle, mais des coups de fouet parviennent quelquefois à la dissiper. Les chevaux paresseux sont en général mélancoliques.

La timidité d'un cheval exige beaucoup de douceur de la part de son conducteur.